

tude pour les siens et son vif empressement à secourir les infortunes de ses semblables. On peut donc dire qu'elle a deux familles : l'une, illustre et brillante, car dans son passage à travers les siècles, elle s'est recrutée parmi les plus beaux noms du Lyonnais et de la Bourgogne ; l'autre obscure et sainte : les pauvres.

Ajoutons encore que, dans le salon de Mme de V. . . , *l'aristocratie* des Terreaux marche de pair avec l'aristocratie de Bellecour ; qu'on y coudoie des gens d'opinions les plus opposées ; que le fougueux M. Ch. Garnier, de *la Décentralisation*, y fait fraternellement son *rob* avec M. A. Amy du *Courrier de Lyon* ; que c'est enfin une excellente école de savoir-vivre, de parfait langage et de manières distinguées. Les vieillards y sont gais sans frivolité, les hommes sérieux sans pédantisme, et les jeunes filles caustiques, sans apporter dans leur conversation de ces termes d'argot que trop de jolies bouches ne redoutent pas assez d'employer aujourd'hui. Il est vrai que nous sommes en république, et que sous une ère de liberté. . .

Mais revenons à la soirée du 31 Décembre 1875.

La comtesse, après avoir réclamé un moment de silence de la part de ceux qui l'entouraient et des différents groupes plus éloignés d'elle, fit un signe de la main à Fernand de B. . . , qui se hâta de se rendre à l'appel de son aïeule.

— Que désirez-vous de moi, chère grand'mère ? — lui demanda-t-il.

— Sois assez aimable, mon ami, pour nous lire les pages que je vais t'indiquer.

Et en prononçant ces mots, Mme de V. . . tendit à son petit-fils un livre qu'elle tenait tout ouvert sur ses genoux.

— Ce sont des vers de circonstance, — ajouta-t-elle